

Théorie de l'humanisme éthique :
excellence et quintessence

Du même auteur

- *L'humaniste éthique et ses fondements historiques*, L'Harmattan, 2008.
- *L'humanistique ou la pratique de l'humanisme éthique*, L'Harmattan, (à paraître).
- *Le Conseil général et le département*, Berger-Levrault, 1987.
- *Le Conseil général et le département à l'heure de la décentralisation* (en collaboration avec Antoine Escudier), Berger-Levrault, 1985.

© L'Harmattan, 2009
5-7, rue de l'Ecole polytechnique ; 75005 Paris

<http://www.librairieharmattan.com>
diffusion.harmattan@wanadoo.fr
harmattan1@wanadoo.fr

ISBN : 978-2-296-09450-5
EAN : 9782296094505

Max-Henri Vidot

**Théorie de l'humanisme éthique :
excellence et quintessence**

L'Harmattan

*A Jacqueline, mon épouse,
à Jean-Louis, Isabelle et Catherine, nos enfants,
à mes sœurs, Simone et Nelly,
et à tous ceux qui aspirent à davantage d'humanisme !*

*Je sais particulièrement gré à ma sœur Nelly Vidot
et à notre amie Kathryn Larcher
de l'aide précieuse qu'elles m'ont apportée
pour la transcription informatique de l'ouvrage*

N.B. :

- Les notes sont toutes renvoyées à la fin du texte
- Les mots suivis d'un astérisque sont définis dans le glossaire qui fait suite aux notes

PREFACE

*« L'humanité est un feu qui brûle à
l'intérieur de notre corps d'animal »*

Charles Cheikh Sow¹

*« Souviens-toi de toujours regarder
en direction du sommet de la montagne »*

Un Indien Tewa²

Mis à part l'humanisme, aucune philosophie n'aura poussé plus loin le paradoxe. Invitant tous les hommes à s'entendre et à fraterniser, et leur accordant la même dignité, quels qu'ils soient, l'humanisme les valorise et les adule. A l'inverse, faute de réalisme et d'efficacité, ce même humanisme révèle aux esprits critiques ou malicieux son incapacité à mettre fin aux pires méfaits dont l'humanité est prolix, depuis la barbarie jusqu'à la violence. Courtisé par les uns, méprisé par les autres, l'humanisme divise la communauté humaine alors qu'il prétend nourrir ses convivialités, et ses adeptes doivent se faire plus prudents quand ses détracteurs se montrent plus prolixes.

En effet, tout ce qui devrait faire de l'humanisme le fond commun des sagesse et des grandes conceptions de l'humanité, tout cela bute sur les comportements humains trop souvent marqués du sceau de la bassesse, de l'ignominie et de l'adversité. S'ils sont nombreux, ceux qui tentent de soulager les misères, la faim et la maladie, plus nombreux encore sont ceux qui n'hésitent pas à bafouer la dignité d'autrui. L'on avait cru que l'humanité de l'homme mettrait celui-ci à l'abri de la pire bestialité, et

voilà que, malgré les leçons de la morale humaniste (comme des religions), il reste encore nombre d'individus capables de cruautés plus affreuses que celles auxquelles s'adonnent certaines bêtes sauvages, puisqu'ils peuvent mettre à mal des populations entières et des générations successives en s'appuyant sur les progrès (?) de la science dont les espèces animales ignorent même l'existence.

Pourquoi en est-on arrivé à cette situation paradoxale ? La réponse aurait pu sauter aux yeux si l'on avait pris garde de bien s'interroger sur la nature humaine. Qu'est-ce que l'homme, sinon un animal qui a évolué au point de se distinguer de toutes les autres espèces, à moins qu'un être supérieur, dieu ou cosmos, divinité ou esprit universel, ne lui ait conféré un statut spécifique ? Quand les humanistes de la Renaissance voulurent magnifier l'homme, ils savaient bien que, de par la volonté du Tout-Puissant, l'homme pouvait faire l'ange mais aussi la bête, et Pic de la Mirandole, dont ce fut le mérite indiscuté, l'écrivait en toutes lettres. Mais, en parfaits humanistes, ils ne pouvaient promouvoir que le meilleur de l'humain. Ce n'est pas l'exacte idée que reprirent les penseurs des Lumières imbus de raison et de liberté, pour qui celles-ci suffisaient à prouver la majesté humaine, et ils englobèrent dans un même panégyrique la totalité de l'humain, sans séparer le pire du meilleur. L'humanisme devenait alors l'assomption de l'être humain dans ce qu'il a de banalement humain, qu'il soit bestial ou spirituel, méchant ou bienfaisant, sous le prétexte d'un égalitarisme mal réfléchi.

Aussi ne doit-on pas s'étonner que l'humanisme divise. La meilleure façon de surmonter à la fois le paradoxe tout comme l'incompréhension mutuelle des partisans et des adversaires de l'humanisme, cette façon s'impose alors : *il importe de choisir une définition de l'humanisme qui tienne compte des seules qualités et des seules vertus de l'humanité.* C'est d'ailleurs ce qu'avaient pensé les humanistes du XVI^e siècle puisqu'ils feignaient d'ignorer le mal dont les hommes étaient atteints ; de fait, la Renaissance ne voulait connaître que l'homme animé de *virtu*, l'honnête homme ou l'homme de haute culture, l'homme toujours porté par l'effort et l'étude, et cultivant soigneusement l'esprit et la sagesse. Tel était le véritable humanisme de l'époque, une sagesse confiante dans l'humain positif et vertueux, sagesse qui est bien oubliée aujourd'hui.

Dans un précédent ouvrage, *L'humanisme éthique et ses fondements historiques*³, l'on a abordé cet humanisme qui se garde bien de pactiser avec les bas instincts, les grossières injustices et les perfidies savamment agencées. Car l'humanisme véritable, nous l'avons appelé « humanisme éthique » puisqu'il se soumet aux jugements moraux et à l'appréciation des valeurs. Pour être plus complet, il faut ajouter que cet humanisme éthique a été ici pensé selon deux niveaux majeurs qui ont reçu les noms d'*excellence* et de *quintessence*. L'excellence consiste dans l'évitement du Mal et la recherche de l'idéal du Bien et du Bon, la quintessence représentant l'idéal tel qu'il peut être imaginé en relation avec le concept de perfection, voire d'absolu. Dès lors, il n'est plus permis de se gausser de l'humanisme parce qu'il n'aurait évité ni les guerres, ni les génocides, pas plus que les atrocités ou les violences de quelque sorte qu'elles soient : tel n'est absolument pas en effet l'humanisme éthique.

Toujours dans cet ouvrage a été développée la notion d'universalité de l'humanisme. C'est que cette recherche du Bien, du meilleur pour soi, pour la famille ou pour les proches, pour autrui et pour tous en général, cette recherche ne date pas d'hier et ne se limite pas à l'ici : car *l'humanisme éthique est de toujours et de partout*. Il suffit de remonter le cours de la préhistoire et de l'histoire, il suffit aussi de questionner les populations de tous les continents et de toutes les îles pour constater que, toujours et partout, l'on a pu vouloir se surpasser, vaincre les instincts et percer les mystères de l'au-delà, pour un bénéfice personnel ou pour le bien des proches ou du groupe social, et Aristote l'a écrit⁴. Aussi peut-on porter intérêt à toutes les conceptions de l'homme, à toutes les croyances, religions, sagesse ou philosophies, pour peu qu'elles tendent vers l'excellence et qu'elles prônent un idéal de quintessence. Tel est cet humanisme éthique dont il faut maintenant établir la théorie.

L'excellence de l'homme et l'humanisme

Il serait irrévérencieux d'approfondir l'humanisme sans se référer à Martin Heidegger et à sa *Lettre sur l'humanisme*⁵. La notoriété du philosophe allemand est telle que certains de ses commentateurs ont été tétanisés par ses critiques et par ses objurgations. Qu'à cela ne tienne : il ne faut pas hésiter à affronter ce monument qu'un demi-siècle n'a pas

même lézardé. La présente recherche a commencé par déconstruire la démarche de cet imposant édifice en parcourant trois étapes.

La première étape a consisté à ausculter trois opinions d'Heidegger. D'abord, on le voit s'insurger contre la définition de l'homme, si courante depuis des siècles: un animal doué de raison ; car limiter ainsi l'homme ne saurait plaire au philosophe de Fribourg, et on le comprend, parce qu'une telle définition « ne situe pas assez haut l'*humanitas* de l'homme », alors qu'il faudrait, selon lui, réinstaurer « l'homme dans son essence ». Ensuite, on l'entend affirmer que la raison ajoutée à l'homme renvoie l'humanisme à la métaphysique et situe l'homme « à l'intérieur de l'étant parmi d'autres », alors que notre philosophe préfère rechercher « l'arcane ou le secret de la grandeur », *das Geheimnis des Grossen* qu'il évoque dans *Les hymnes à Hölderlin : la Germanie et le Rhin*. Enfin, on remarque ce jugement porté sur l'histoire : les humanismes antérieurs ne se préoccupaient que de l'homme au lieu de porter leur attention sur « la vérité de l'Etre ». Trois opinions, trois regrets qui appellent une réponse.

Vient alors la deuxième étape. Certes, l'homme n'est pas seulement un animal doué de raison, même si saint Thomas confirme le jugement d'Aristote. Mais peu importe pour le moment que la métaphysique intervienne ou non dans le débat, puisque le problème est d'abord celui de l'homme. Et tant pis si l'Etre est négligé au départ car l'Etre est trop secret pour se révéler facilement à l'esprit humain ; d'ailleurs, dans la bouche de Socrate et sous la plume de Platon, Diotime, l'extra lucide, n'en perçoit que l'idée, à défaut d'en saisir la réalité ! Heidegger aurait-il voulu que l'humanisme atteigne des sommets plus prestigieux ? Que ne s'y est-il davantage employé, lui qui avait le moyen de procéder à l'intime investigation du *Dasein*, et qui aurait pu terminer *Etre et temps* au lieu de s'arrêter avant même la fin de la première partie !

Avec la troisième étape pointe l'issue de ces errements : comment faire pour sauver l'humanisme ? C'est pour le savoir que Jean Beaufret questionnait le philosophe en 1946. Dans sa réponse, « l'oracle de Fribourg », en balayant au passage les prétentions sartriennes, souhaitait que chacun tente « de s'engager sur le chemin indiqué ou, ce qui est mieux encore, (d'en frayer) un meilleur » ; il proposait alors de « tenter

de risquer une impulsion qui pourrait amener à reconnaître enfin l'*humanitas* de l'*homo humanus* et ce qui la fonde »⁶ : voici bien le défi à relever, et ce qui légitime le présent ouvrage. Risquons donc en trois temps également la recherche de ce « chemin meilleur ».

Primo : *plus encore qu'un animal doué de raison, l'homme est un animal raisonnable en devenir permanent et en expansion naturelle*. Si d'autres espèces se font remarquer par leur longévité et leur stabilité, par contre, l'homme pense et spécule, il crée et il construit, il planifie et il réalise. Trente à cent mille générations au moins ont peuplé la terre (cent milliards d'humains) et bâti tant d'empires et de cultures que les plus prestigieuses bibliothèques et banques de données ne suffiront jamais à en retenir l'immensité. Heidegger n'a-t-il pas écrit : « l'essence de l'homme consiste en ce que l'homme est plus que l'homme seul (...). Le "plus" signifie : plus originel et par le fait plus essentiel dans l'homme »⁷.

Secundo : *dans son extension, l'homme dilate sa personnalité pour le meilleur et pour le pire*. Pour le meilleur, il se veut raisonnable et vertueux ; pour le pire, il cède à ses basses passions et à ses pulsions de mort. Et si « l'homme est dans la situation d'être jeté (*Geworfinheit*)⁸ », comme l'écrit encore Heidegger, nous ajoutons qu'il est jeté là en se débrouillant comme il le peut, avec son cerveau et ses mains d'une part, avec ses bas instincts d'autre part. Pendant ce temps ne cessent de croître les trésors : œuvres d'art, chefs-d'œuvre littéraires et musicaux, inventions scientifiques, mais tout autant les gouffres de l'enfer, soit le vice et le viol, le vol et la rapine, le crime et la terreur, le mal sous toutes ses formes, et des formes de plus en plus sophistiquées.

Tertio : Si l'homme se dilate pour le meilleur et pour le pire, il est salutaire de soutenir le meilleur qui est en lui, de l'encourager et de l'enrichir ; de rechercher et de consacrer ce qui, dans l'être humain, en est l'excellence et la « quinte essence ». *Le nouvel humanisme, l'humanisme éthique, c'est la tension vers le meilleur, ce qui est très « au-dessus de la ligne* »*. Et ainsi, *l'on fuit le pire, ce qui est « au-dessous de la ligne* »* (l'animalité se trouvant non loin de la ligne moyenne). D'ailleurs, point ne serait besoin de prôner le pire puisque le

pire s'offre sans cesse à l'envie des hommes sans qu'il soit besoin de les en instruire !

En un mot, *le nouvel humanisme qui est ici prôné, c'est la recherche, l'approche et la fréquentation de l'excellence de l'humain ; et l'idéal de l'excellence, c'est la quintessence de l'humain visée par le chercheur d'excellence.* La définition est nouvelle, elle ne méprise ni ne dénigre les anciennes : *l'humanisme éthique est venu pour accomplir l'ancien*, pour lui donner une autre assise, mais une assise solide et une portée ambitieuse, elles qui lui faisaient tant défaut. Nous insistons : l'humanisme, pour être convaincant, a besoin d'être « tiré vers le haut ». Il n'invalide pas l'humanisme ordinaire, il le concentre, il le rassemble dans la partie noble de l'homme, dans son esprit ou dans son « âme ».

Cette nouvelle définition est la porte ouverte à de nouveaux horizons. En voici quelques-uns.

Et d'abord un horizon qui fait appel aux critères de l'humain. Deux concepts rapprochent traditionnellement les humanismes : l'au-delà de l'animalité et l'aspiration à la dignité. Depuis l'antique Athènes jusqu'à l'Occident contemporain, depuis le Fleuve Jaune jusqu'à l'Amazone ou le Zambèze, les penseurs s'accordent sur cette dualité.

L'au-delà de l'animalité d'abord ; il suscite certes quelques débats. Pour certains, la raison constitue cet au-delà et elle sert de socle à l'humanisme ; mais il faut avouer qu'elle sert aussi de prétexte à d'autres philosophies sommaires, à d'autres tristes idéologies qu'il vaut bien mieux combattre ! Au plan de la terminologie, il est plus souvent question actuellement de l'humain de l'homme ou de l'humanité qui englobe la culture, la liberté, la dignité et bien d'autres concepts. La philosophie préfère le concept de raison parce qu'elle y retrouve son vocabulaire, alors que la sociologie et l'anthropologie ont un faible pour la notion d'humain⁹. Mais la raison et l'humain ont trouvé leurs limites dans les camps de concentration et au milieu du goulag ! Ces deux façons d'occuper l'au-delà de l'animalité ne sont rien d'autre que des leurres. Car l'animalité est chose étrange, son au-delà l'est encore davantage.

Ainsi s'ouvrent les portes de l'humanisme éthique qui ne s'intéresse qu'au meilleur de l'humain, là où se situent la culture, l'histoire, les droits de l'homme, mais aussi la spiritualité, l'éthique et la morale ; en somme, tout ce bien que l'homme conquiert à force de volonté et d'élévation, dans un dépassement dont il possède le monopole. Ernst Cassirer ne l'aurait pas désapprouvé, lui, le philosophe du dépassement, de l'infinité immanente et de l'espérance. Dès lors se trouve sans intérêt ce qui gît au-dessous de la ligne*, et que l'on n'oserait pas nommer bestialité parce que les bêtes ne s'abaissent pas à ce point.

L'aspiration à la dignité ensuite ; celle-ci constitue le foyer vivant de l'humanisme, et c'est elle qui dirige l'humain vers la hauteur de vues, vers l'altitude de l'esprit. Nous parlons bien alors d'excellence et de quintessence. Tout ce qui est bas en est exclu. Seul, ce qui est élevé intéresse l'humanisme éthique. En chinois, le mot *junzi* désigne l'homme de qualité, l'homme de bien, par opposition au *xiaoren*, l'homme de peu (l'homme situé au milieu de l'échelle est le *ren*). Ainsi disait Confucius : « L'homme de bien (*junzi*) est impartial et vise à l'universel, l'homme de peu (*xiaoren*), ignorant l'universel, s'enferme dans le sectaire »¹⁰. Dans le même ordre d'idées, saint Bernard distinguait « l'homme spirituel », car il répand la clarté « qui émane de son être », et l'homme charnel, car « lié uniquement aux biens terrestres ». A la même époque, le prud'homme¹¹ était montré en exemple et on le proposait comme modèle. De son côté, saint Paul lançait aux Colossiens cette objurgation : « Tendez vers les réalités d'en haut et non pas vers celles de la terre » (*Col.* 3, 2), et l'on trouve chez Dostoïevski l'idée étrange et précieuse de « cœur supérieur » qui montre combien il importe à l'homme de gagner les sphères valeureuses. Enfin, si l'on en croit toujours Platon, l'étrangère de Mantinée disait que « seul trouvera le bonheur celui qui, tourné vers l'Océan de la beauté et contemplant ses multiples aspects », aura acquis « l'esprit fortifié et grandi »¹². Il avait raison : *l'humanisme ne sera sauvé que si l'on veut pour l'homme « un esprit fortifié et grandi »*. Hélas, que ne l'a-t-on suivi jusqu'à présent, et que n'a-t-on recherché cet esprit fortifié et grandi, cet humanisme donc ?

Mais il est un autre horizon que suscite cette nouvelle définition : c'est l'ouverture sur l'universalité. *L'humanisme est de toujours et de partout.*

L'humanisme est une expression du propre de l'homme en marche vers *davantage de sur-humanité*, une réalité surgie avec l'émergence de l'espèce et qui, lentement mais sûrement, s'est développée depuis l'aurore des temps jusqu'au milieu du jour contemporain en attendant de s'épanouir dans ces après-midi de feu d'un millénaire commencé.

Pourquoi se reporter seulement aux lettrés de la Renaissance pour parler d'humanisme ? Leurs avancées littéraires et artistiques avaient certes un prix, mais la grotte Cosquer ou celles de Lascaux ou d'Altamira, tout comme l'art rupestre saharien, indonésien ou australien, les dominent de mille générations ! Et pourquoi a-t-il fallu attendre le XIX^e siècle pour qu'apparaisse l'humanisme dans les dictionnaires, après la trouvaille du pédagogue F.-J. Niethammer¹³, quand on sait que Lao-Tseu, Confucius et Jésus l'ont préfiguré de longue date, ainsi que Socrate et Sophocle, Aristote, Marc-Aurèle et Sénèque, Thomas More et Erasme, Montaigne, Baltasar Gracián et Kant ? Pourquoi aussi mettre en exergue le petit monde occidental quand tant d'Africains, d'Amérindiens, d'Asiatiques, d'Esquimaux et d'Océaniens ont prôné depuis tant de millénaires, et tout aussi judicieusement, ce qui est l'honneur de l'homme et de ses sociétés ?

L'humanisme est de toujours et de partout. Ce n'était pas le cas lorsqu'on l'enfermait dans l'étroit territoire de l'humain moderne dont on connaît la duplicité. Mais ce peut être le cas si l'humanisme dont on parle est le meilleur de l'humain, le meilleur de ce qui compose l'homme. Toute l'humanité est concernée, il n'est que d'évoquer cette trouvaille faite dans les Landes et qui remonte au Gravettien : la délicieuse statuette de la « Dame de Brassempouy » est un beau symbole de la perfection artistique, vieux de plus de vingt mille ans (sept cents générations) et plus gracieux que les statuettes trouvées à Kostienki (Russie), pourtant intéressantes. L'humanisme est de toujours et de partout : Dieu fasse qu'il demeure donc longtemps encore sur cette terre ! Cette constante du toujours et du partout est un sérieux encouragement pour les recherches ici menées, elles justifient par là-même que la vérité, le vrai, le sûr et le permanent sont durablement incrustés dans l'humain.

L'on s'est pressé de tourner l'humanisme en dérision ? L'on s'est contenté d'accepter une si trompeuse définition, et de grands penseurs

auraient fait confiance à un passé répétitif ? Quel aveu d'impuissance et quel manque de confiance dans une pensée critique pourtant si élaborée ! Eh bien, c'est contre cette débandade, c'est contre les coups assénés aux humanistes qu'il faut réagir. N'en déplaise à certains de ses détracteurs, fussent-ils au sommet de la célébrité, il importe de se prononcer avec vigueur *pour un humanisme de conviction, pour cet humanisme éthique, un humanisme de l'excellence et de la quintessence*. Il faut assurer que cet humanisme est vivant, il faut clamer son avenir dès lors qu'on accepte de réactiver son âme. Sans renier quoique ce soit de l'humanisme d'hier et d'aujourd'hui : acceptons de lui « la position philosophique qui met l'homme et les valeurs humaines au-dessus de toutes les autres valeurs » (*Grand Dictionnaire encyclopédique Larousse*), ou « l'attitude philosophique qui tient l'homme pour la valeur suprême et (qui) revendique pour chaque homme la possibilité d'épanouir librement son humanité, ses facultés proprement humaines » (*Trésor de la langue française*) ; admettons cette « doctrine qui prend pour fin la personne humaine et son épanouissement » (*Le Grand Robert*). Mais surtout, complétons cette manière de voir et ajoutons ce souci majeur, celui de l'excellence et de la quintessence de l'humain, bien au-delà de l'humanité usuelle.

Cet humanisme éthique n'a pas le monopole de la vertu. Une large part des valeurs humanistes appartient aux sociétés traditionnelles et aux monothéismes, elle appartient pour beaucoup à la Bible, donc aux Juifs et aux Chrétiens, ainsi qu'à d'autres conceptions et à d'autres religions, Islam compris : au rendez-vous d'Assise le 27 octobre 1986, le pape Jean-Paul II réunissait quarante-huit confessions, du bouddhisme Theravada aux religions traditionnelles africaines et amérindiennes, du patriarcat grec orthodoxe d'Antioche au synode oecuménique réformé¹⁴. On le sait aussi, nombreux sont les athées et les libres penseurs qui se disent humanistes ; et, en rangs serrés, des philosophes revendiquent de telles valeurs, depuis par exemple les stoïciens du IV^e siècle avant J.-C. jusqu'aux idéalistes du XIX^e siècle. Avec eux, tant de poètes et d'artistes ont mêlé leur talent à cette pensée généreuse que leurs noms s'imposent, tels par exemple ceux de Friedrich Schiller et de Ludwig van Beethoven avec *L'Ode à la joie* et la *Neuvième symphonie*. Avant eux, la chevalerie et la poésie courtoise ont joué leur rôle, en Europe et en Asie. L'humanisme étant de partout et de toujours, il serait injuste d'oublier les humanismes précédents et les humanistes de l'ici et de l'ailleurs.

Mais à y bien regarder, que reste-t-il en propre de cet humanisme revendiqué par le XX^e siècle, au-delà des agréments que proposent des lettrés, des esthètes et des moralistes, alors que la terre est livrée aux fauteurs des pires violences, aux crimes contre l'humanité, aux génocides, et aux autres cruautés en tous genres ? Où donc est l'homme, et que dire encore de cet humanisme-là ? Doit-on vraiment supprimer toute apparence d'idéal abstrait comme faisait Sartre bien qu'il se targue d'un certain humanisme ? Ou suivre le parti communiste français, revendiquant l'humanisme qu'il refusait aux bourgeois, et malgré le goulag ! Ou encore remettre en question l'homme à la façon de Foucault, voire repousser la moindre parcelle de métaphysique en pensant à Althusser ?

Si l'homme n'est que l'homme, à la fois bon et mauvais, son humanité manquera d'envergure et ne méritera aucune réflexion d'ordre métaphysique. Aussi est-ce le lieu de dénoncer l'immense erreur de ceux qui peignent l'humanisme sous les traits de l'humain scul : l'humanisme a peu de choses en commun avec l'humanité, *l'humain de l'homme n'est que l'ombre de l'humanisme*.

Mieux vaut donc mettre en lumière *ce qu'il y a de plus qu'humain dans l'homme*, ce qui dépasse le mieux non seulement l'animalité de l'homme, mais encore l'humain de l'homme, ce qui est nettement « au-dessus de la ligne »*, ce qui tend avec force vers la quintessence, cet idéal de pureté de l'humain de l'homme, désireux de bien penser et agir, cette force inextinguible qui pousse telle ou telle personne vers le but ultime qui est surassement, recherche de perfection et soif d'absolu, et sortie de ce que l'on appelle communément l'humain .

C'est un homme nouveau qui dès lors apparaît, il semble même que ce soit une invention ! Mais surtout pas un surhomme, comme on le verra, puisque cet homme nouveau fuit tout ce qui est excessif, donc anormal.

De l'excellence à la quintessence

Il faut sortir l'humanisme du seul humain et « durcir » le concept d'humanisme en le rehaussant. *Exigeons de ne parler de l'homme qu'acquis aux valeurs supérieures ou partant à la recherche d'un idéal, l'homme augmenté de « grandeur d'âme ».* Ce n'est pas faire preuve de naïveté, c'est au contraire s'exprimer avec réalisme : la réalité de celles et de ceux qui sont prêts à se surpasser. Est-il question de l'homme en tant que valeur suprême ? N'acceptons alors dans l'homme que son effort acharné pour atteindre ces valeurs suprêmes, en rejetant le reste de l'homme. Est-il question du libre épanouissement de l'homme ? Entendons alors que cet « élargissement » de la personne exclut tout ce qui est bas, tout ce qui est moyen pour ne conserver que le meilleur dans la dilatation de l'être.

Aussi proposons-nous une nouvelle définition de l'humanisme, celle qu'emprunte l'humanisme éthique. Comme cela vient d'être annoncé, sous ce concept, il faut entendre la poursuite de l'excellence de l'homme pour parvenir à la quintessence. D'une certaine façon, ce sera la quête du « suprêmement intelligible », l'*arété* (c'est-à-dire l'excellence) comme prônait Aristote ; alors verra-t-on les amateurs d'un humanisme authentique se présenter comme des *prokoptontés*, des hommes qui « s'avancent vers » la vérité et la sagesse, suivant en cela Marc-Aurèle. Peut-être avec une dose de *virtu* qui, selon son étymologie, réunit l'énergie, la résolution et la virtuosité et, sans contraindre Nicolas Machiavel, en n'étant qu'au service du bien. Comment ne pas évoquer non plus cette recherche du *brahman* où le Vêda trouve une « énergie érigée en force transcendante universelle », selon l'expression de François Chenet¹⁵ ? Reportons-nous aux dictionnaires :

Excellence : « Caractère (...) de la personne qui correspond, presque parfaitement, à la représentation idéale de sa nature, de sa fonction, ou qui manifeste une très nette supériorité dans tel ou tel domaine » et « Expression de ce qu'il y a de meilleur, de plus précieux dans l'ordre de la qualité » (*Trésor de la Langue française*) ; mais encore : « Degré éminent de perfection d'une personne » (*Le Grand Robert*).

Quintessence : « Expression de ce qu'il y a de meilleur, de plus précieux en quelqu'un ; manifestation de la perfection dans l'ordre de la qualité » (*Trésor de la Langue française*), ou encore : « Ce en quoi se résument l'essentiel et le plus pur de quelqu'un » (*Le Grand Robert*). En bref : le concentré parfaitement épuré...

Il n'est pas question de faire, de l'humaniste, un saint ni même un vénérable ou un parfait : tout juste a-t-on l'idée d'en faire *un découvreur d'excellence, un chercheur de quintessence*, sachant que toute découverte, toute recherche n'a de sens qu'au prix des obstacles à surmonter, des tentations et des régressions. Aussi est-on encore loin de la perfection. Au surplus, l'idée de sainteté n'a que faire avec le rationnel.

Bref, *l'humanisme éthique est le surplus d'humanité que secrète le meilleur de l'humain sur le chemin de l'excellence et de la quintessence*. L'excellence désigne la volonté et la manifestation de ce qui se fait de mieux dans l'ordre de la qualité humaine : l'excellence correspond à l'humanisme en marche. La quintessence signifie l'idéal de la perfection humaine, elle correspond à l'humanisme achevé, elle en est la substantifique moelle. Vladimir Jankélévitch, de son côté, parle avec admiration de saint François de Sales chez qui il trouve « la pointe de l'âme, la cime, la finesse, l'instant privilégié, une espèce de délicatesse toute particulière dans la conception de la vie spirituelle »¹⁶.

Il y a loin de cet idéal à l'individualisme forcené qui gagne sans cesse depuis la fin du XX^e siècle : c'est là le règne de l'individu-roi et du chacun pour soi. Un néolibéralisme, revigoré par les lois du marché, par la mondialisation et par l'hypertrophie de la finance, se pare des habits d'une éthique intelligente, renvoyant ses détracteurs au rang des petites gens demeurées, voire dangereuses pour elles-mêmes comme pour la société. C'est un problème grave qui touche la science politique, la philosophie politique et les sciences économiques, il faut le résoudre, sans pour autant priver l'économie et son développement des ressorts de l'initiative. Les solutions seront abordées dans un troisième ouvrage consacré à l'humanisme éthique, ouvrage où seront examinés les moyens de résoudre le dilemme : la personne développée, et non pas l'individu.

L'autre défi lancé à l'humanisme

Un danger supplémentaire menace l'humanisme, quel qu'il soit. Après la crise que celui-ci aura subie tout au long du XX^e siècle, voici que se profilent à l'horizon le danger des nanotechnologies et celui des biotechnosciences. Naguère, on trouvait hardi le niveau supérieur de la complexité d'organisation qui caractérisait la noosphère chère au P. Teilhard de Chardin, évoquant avec lyrisme et foi « les grandes forces de totalisation »¹⁷. Or, avec les avancées prodigieuses de la science, il serait possible qu'apparaissent bientôt le *cosmopithèque*, mais aussi le *métanthrope* qui, aux dires d'Edgar Morin, ne serait, en fait, rien d'autre qu'un « être (doué de conscience ? et de plus d'amour ?) susceptible d'affronter le devenir et d'assumer une condition cosmique » !

Deux voies conduisent vers ces redoutables horizons. La première réside dans les intelligences artificielles chargées de dédoubler, et, bien au-delà, de remplacer le cerveau, la mémoire, le jugement et la raison. Cette « pseudo-intelligence » prêtée au gigantisme d'Internet permettrait à tout un chacun de tout voir sur terre et dans l'espace, de tout savoir comme dans les encyclopédies les plus complètes et de tout calculer, ainsi que l'on fait en Bourse entre Tokyo et Wall Street, où que l'on soit et à l'instant même ! Ne voit-on pas faire fureur la neuroéconomie, sorte de mariage de la science du cerveau et de la science de l'économie, où se rencontrent, pour le succès des financiers et des investisseurs, les économistes et les neurologues¹⁸ ? Enterrés, définitivement jetés aux oubliettes, frappés du pire mépris et de tous les péchés de la terre, les Platon et Aristote, les Galilée et Newton, les Descartes et Kant, les Pasteur et Einstein !

La deuxième voie conduisant sur les traces du cosmopithèque emprunte l'espace des biotechnologies. Avec le clonage, fût-il thérapeutique, avec le transfert nucléaire des cellules souches, avec l'isolement et la culture de souches totipotentes qui firent la réputation de James Thomson, avec aussi la formation de tissus différenciés à partir de cellules germinales primitives dont a pu s'honorer John Gearhart, en 1998 également, et avec toutes sortes d'expérimentations présentes et à venir, Jacques J. Rozenberg peut légitimement se demander¹⁹ ce que sera cette « humanité

potentielle » qui pointe à l'horizon. Il peut aussi s'interroger sur la « Hi-Anthropo-Technologie »²⁰ qui cumulera les ambitions des manipulations génétiques et celles de l'ordinateur surpuissant. En tous cas, bien trop puissant pour l'humain !

Le colloque « Vers la fin de l'homme ? » réuni à Paris les 24 et 25 juin 2003²¹ a su montrer, au terme d'une expertise pluridisciplinaire de haute qualité, combien est étroit le chemin qui mènera alors à l'humanisme, tout encombré qu'il sera avant longtemps de personnages hideux : *l'homme génome* et *l'homme post-génomique*, *l'homme jetable* après *l'homme virtuel*, *l'homme sans intérieur* devenant par là même *l'homme terminable*... Ce n'est pas tout, car il est maintenant question de la convergence des Nanotechnologies, des Biotechnologies, de l'Informatique et des sciences Cognitives, convergence dite NBIC. Jean-Paul Rousset évoque le livre d'Eric Drexler, *Engins de création*, un livre qui « décrit une perte de contrôle des nanorobots autorépliquants, qui se disséminent en détruisant tout »²², à la suite de quoi Bernard Stiegler insiste sur la rupture qu'inaugurent les nanotechnologies : « Il y avait jusqu'ici une séparation nette entre le vivant et la technique », alors que la science pénètre désormais dans la structure de la matière « Après trois millions d'années d'extériorisation ». Et de continuer : « C'est un changement radical. On pensait jusque là les lois de la vie et de la physique inamovibles, ce n'est plus le cas. Nous sommes entrés dans l'ère des technologies dites "Transformationnelles" ». Que ne va-t-on pas encore inventer : ainsi des chimères d'humain et d'animal que le Royaume-Uni a autorisées le 17 mai 2007..., et pourquoi pas, au-delà de l'inaccessible, les exo-planètes et les sociétés qui les peupleraient !

Tout cela donnerait froid dans le dos si l'humanisme ne tentait de s'interposer en établissant un cadre où situer l'homme, son sens, son agir. Non qu'il veuille sacrifier au conservatisme en prêtant foi et soumission à la tradition, au passé et à ce qui a permis à l'humanité de parvenir jusqu'au temps présent ; non qu'il accepte telle quelle la situation de l'humanité qui souffre : du moins sait-il modérer son appétit de progrès et mesurer les avancées intellectuelles, sociales et techniques en fonction de la compréhension et de l'assimilation possible par l'humain.

Avant que « l'homme non-homme », avant que « l'A-homme » ou l'homme artefact (ou « l'homme réduit à l'état de calculatrice »²³) ne se propulsent sur nos terres, et avant que des peuples de clones surdoués n'investissent nos villes et nos campagnes, avant que les extra terrestres n'arrivent si l'on est allé les chercher, il nous faut sauver l'homme par un humanisme militant, car c'est par le haut, c'est en l'élevant vers l'excellence et vers la quintessence que l'humain perdurera. Seul, l'humanisme éthique sera capable de freiner et de canaliser l'hystérie sciento-anthropo-technologique privée d'éthique et de morale, de bon sens et de bon goût.

Ne pas attendre qu'aux OGM se joignent des HGM (Hommes Génétiquement Modifiés), ne rien attendre des puces aux prouesses gigantesques destinées à remplacer le cerveau minable des penseurs et des génies, et conçues de façon à faire cent fois mieux que l'humanisme traditionnel, tels sont quelques objectifs que s'assigne ce nouvel humanisme. Il est vrai qu'outre « l'anthropotechnique » de Peter Sloterdijk, il trouve sur son chemin une conception nouvelle, celle du transhumanisme pour lequel le véritable humanisme serait celui qui met à profit l'innovation et le progrès scientifique et technique, et leurs multiples prouesses : l'homme transhumaniste serait alors le vainqueur de l'évolution. Notre humanisme éthique est plus prudent, du moins pourrait-il servir les transhumanistes en étant leur conscience et en éduquant leur éthique, même si leur course à la modernité prétend apporter le bien et le bien-être aux hommes, comme pense Jean-Michel Besnier²⁴.

Mais quel ressort pourrait stimuler à ce point les hommes du présent siècle ? Ce ressort, nous le nommons ainsi : le tropisme supérieur.

Le tropisme supérieur, ressort de l'humanisme éthique

Nul ne saurait refuser ce constat : l'homme est sans cesse tiraillé entre deux tendances fortes. L'une d'elles n'est autre qu'une pulsion d'assouvissement des appétits propres à l'espèce : appétit sexuel, appétit alimentaire, appétit d'appropriation, appétit de démonstration de la force

que, par exemple, les mâles exposent en frappant, en cassant ou en violent. Cette pulsion sera ici appelée tropisme inférieur, c'est celle qui, incontrôlée, abaisse l'humain au niveau des bêtes, ou plutôt bien au-dessous de leur niveau. L'autre tendance forte est une aspiration, une envie de se montrer meilleur, de s'ouvrir aux autres, de rechercher un idéal et de le mettre en œuvre. Ici, ce sera le tropisme supérieur. L'humanisme de l'excellence prétend encourager ce tropisme supérieur, lui donner plus de vigueur et davantage de vivacité ; l'éthique de la quintessence prétend faire vibrer ce tropisme supérieur pourvu que la personne d'excellence ait le désir de Bien, du Bon, du Juste, du Vrai et du Beau, ces absolus qu'ensemble, nous baptisons « la somme des universaux »*, avant de découvrir qu'il faut leur ajouter « la somme des plénitudes »*, à savoir la Dignité, la Fraternité, la Paix, la Connaissance et la Création.

Le présent essai bâtit cette trilogie humaniste composée de l'excellence, de la quintessence et du tropisme supérieur, chacun confortant ses comparses ; une sorte de trinité (laïque) dans la mesure où l'on s'interdira (mais est-ce bien possible ?) de pénétrer dans le domaine des dieux où trônent, auprès de la spiritualité, la religion et la théologie.

*

* *

Dans ce livre qui laboure une terre neuve, il serait superflu de croiser souvent le fer avec les doctrinaires qui se sont faits les détracteurs de l'humanisme, comme avec les partisans du vitalisme nietzschéen ou les philosophes de la loi naturelle. Il s'agira au contraire d'exposer les principales « hauteurs »* d'un humanisme éthique du XXI^e siècle, les altitudes* majeures que, mu par ce tropisme supérieur qui le pousse à s'élever toujours, viserait l'homme habité par le souci de l'excellence et de la quintessence. Non pas des valeurs moralisatrices, mais ces dimensions qui donnent des couleurs aux horizons de l'humanité, même si la morale et l'éthique n'en sont pas séparées. Et, innovation majeure dans l'histoire de l'humanisme, le raisonnement alors ne partira pas de la

personne dont on risque de dire tout et n'importe quoi, mais de la société en son entier ; puis des liens qui se propagent depuis la société ; après un tel survol, il sera possible de toucher le sol en braquant l'objectif en direction de la personne.

La conclusion sera le lieu de présenter l' « l'humanistique »*. On s'est autorisé à inventer une nouvelle acception de ce nom pour identifier le passage à l'action de la réflexion humaniste, la concrétisation de la conviction en termes de réalisation. L'humanistique : ce mot a été forgé par les humanistes italiens du XVI^e siècle ; alors qu'ils transcrivaient avec ferveur les textes antiques, ils désignaient par là une élégante forme d'écriture qui servira ensuite à créer le caractère d'imprimerie appelé « ronde » ou « bas de casse ». Ils transcrivaient les Anciens, la fleur des humanistes pour l'époque afin de les rendre actuels et performants (et Jean Loys, l'un des principaux imprimeurs humanistes de l'époque, se situait dans cette mouvance) ; ici, ayant exprimé la fleur de l'humanisme éthique, il s'agit de passer à l'action performante. Car il ne suffit pas de dire, encore faut-il agir ! Et agir de cette façon quintessenciée qui donne à la pensée des ailes et des bras ! La pensée jointe à l'action, et c'est le tropisme supérieur qui alors se manifeste. Mais cet aspect des choses mériterait à lui seul un ouvrage ; ici, l'on se contentera de l'esquisser avant de lui consacrer un ouvrage ultérieur.

Il resterait à envisager les voies d'un plus lointain avenir, dans la mesure où l'humanité, vieille de trente, de cent ou de deux cent mille générations, continue néanmoins sa course. D'ailleurs, il est tenu compte ici de la valeur que la suite des générations accorde aux croyances, car celle qui perdure pendant des millénaires ne saurait être *a priori* erronée, sauf preuve contraire : c'est ce que Julien Green dénommait la « mémoire immémoriale de l'humanité »²⁵. Pour l'heure, il apparaît bien que, de faites en sommets, de hauteurs* en altitudes*, l'homme gagne en espace. C'est davantage que n'en prétendait Montesquieu quand, pour magnifier le Français, il voyait en lui « l'excellence de l'homme » : car l'homme est souvent davantage que sa propre mesure, ce que Protagoras n'avait pas perçu. Bref, *l'humanisme a encore de beaux jours devant lui, et un avenir prometteur* si l'on accepte ce renouveau ici proposé, un renouveau que d'autres ont vainement recherché hélas...

Tel est cet humanisme éthique : il est *l'humanisme qui réalise l'excellence, l'humanisme qui vise à la quintessence, porté par ce tropisme supérieur qui pousse l'espèce humaine à s'élever et à se surpasser*. Il n'altère pas celui qui l'a précédé, il l'accomplit, il en saisit uniquement la fine fleur et, de cette façon, il l'embellit, il le rend plus séduisant et, en lui donnant une consistance objective et concrète, il le renforce et le met à même de soutenir les plus âpres diatribes. Et il sera d'autant plus attractif qu'il aura su définir ses fondements, sa nature et sa traduction dans les faits. Il est d'une nécessité absolue de chercher partout ce que doit devenir l'homme, il devient donc urgent de s'intéresser à ce nouvel humanisme, ne serait-ce qu'en suivant Héraclite d'Ephèse selon qui « Les hommes épris de sagesse doivent enquêter en bien vaste domaine »²⁶. Heureusement, l'on sait depuis Blaise Pascal que « l'homme passe infiniment l'homme »²⁷. Et quand il passe au-dessus de lui-même, c'est qu'il se vit éthiquement en humaniste, là où, précisément, nous allons le trouver dans cet ouvrage. Au dessus de lui, vient-on d'écrire ? Ne s'agit-il pas là de « la partie où réside l'excellence et de la quintessence propres à l'âme », et n'oserait-on pas dire que « cette partie-là semble donc relever du divin », selon les mots de Socrate s'adressant à Alcibiade, dans le discours de Platon²⁸ ?

Encore devra-t-on répondre à deux questions qui se posent avec acuité : comment inculquer aux violents, aux malfaiteurs et aux brutes l'excellence qui se refuse à eux ? Car, dans leurs repaires où ils préparent les armes de la terreur et du mal, nulle leçon ne saurait les émouvoir, accepteraient-ils même de les écouter ? D'autre part, comment expliquer qu'il ait fallu attendre les débuts du XXI^e siècle pour que l'on finisse par définir l'humanisme comme étant l'excellence et la quintessence de l'humain ? A cela, il sera répondu plus tard.

Du moins voudrait-on, avant de terminer, insister sur cette novation qu'est le tropisme supérieur. Comme les plantes attirées vers la lumière selon leur phototropisme, l'homme se tourne vers le monde des lumières d'en haut, du moins le tente-t-il bien souvent ; aussi ce tropisme est-il déclaré « supérieur ». Telle est la conception que nous voulons expliciter en développant l'humanisme éthique, celui de l'excellence et de la quintessence, et dont nous voulons prédire un avenir prometteur.

Préfaçant l'ouvrage précédent cité ci-dessus, Yves Coppens démontrait bien²⁹ le dépassement de la nature auquel est parvenue l'humanité depuis cent mille années (trois mille trois cents générations), stade qu'il nomme « *le Reverse Point* » : « l'incroyable croissance de la culture (...) et, par suite, stade du développement de notre liberté qui lui donne toutes ses chances » ; et il poursuit : « Ainsi va et continue d'aller l'humanité et son étrange matière pensante de plus en plus libre, mais aussi responsable ». L'optimisme du célèbre paléanthropologue confirme bien celui que propose le présent ouvrage : *l'humanisme est de toujours et de partout ; l'humanisme éthique de l'excellence et de la quintessence couronne les progrès que l'humanité ne cesse d'accomplir.*

